

Le château « Ten Steene », à Orsmael.

murmure entre ses rives fleuries. La paix règne sur la région. Le laboureur travaille activement. Les enfants jouent devant les fermes à blanches façades. Une jeune fille conduit une vache le long de la route aux rebords gazonnés. Elle nous indique le chemin du cimetière.

En 1915 on déterra tous les Belges tombés pour la patrie en cet endroit. Ils furent mis en bière et inhumés ensemble au cimetière militaire. Nous nous y attardons quelques instants. Les tombes sont bien entretenues. Il y en a 121. Le commandant Demaret repose à la ferme « Yzerwinning », cette métairie à l'appellation si prophétique ; le capitaine Panquin a été enterré au cimetière communal ; Thiry (de Hornu) et Cornet Camille (de St-Nicolas) ont été inhumés à Zelck-Haelen.

Trente-deux de nos vaillants soldats reposent sur le territoire de Loxbergen dans un cimetière particulier, et ceux qui succombèrent à l'école ont été transportés au cimetière communal. Trois autres, qui furent tués au cours de reconnaissances, sont enterrés à Herck-la-Ville.

LES ALLEMANDS DANS LE LIMBOURG

La situation devint plus critique. La bataille de Haelen immobilisa momentanément les Allemands, mais elle ne pouvait évidemment pas avoir une influence décisive, car l'ennemi reviendrait avec des forces supérieures.

Pendant les premiers jours qui suivirent, on n'échangea que quelques coups de feu.

Mais les armées de von Klück et de von Bülow, qui avaient franchi la Meuse à Lixhe et au sud de Liège, ainsi qu'à Amsin et à Huy, parcouraient déjà toutes les routes sur la rive gauche de la rivière et menaçaient d'encercler notre petite armée harassée qui réclamait des renforts.

Les légions allemandes submergèrent la province du Limbourg et la manière dont elles s'y distinguèrent est relatée par le récit suivant de certains événements, qui se passèrent à Tongres :

« Le 18 août 1914 ! Un mardi. Journée à température tropicale. Nous nous trouvions au milieu des Allemands à Tongres.

Dès le matin ce fut à nouveau un défilé ininterrompu de troupes ennemies à travers la ville. Celle-ci fourmillait de soldats qui paraissaient plus turbulents que leurs devanciers. Le 72^e régiment d'infanterie brandebourgeoise s'y distingua particulièrement. Il venait de Visé où il s'était signalé par des atrocités sans nom et d'où il avait emporté des quantités invraisemblables de vins, de liqueurs et d'autres denrées.

On estime que le nombre de soldats qui campèrent à Tongres dépassa les 10.000. Toutes les maisons en hébergèrent.

Les habitants les reçurent évidemment à contre-cœur, mais ils satisfirent pourtant à leurs désirs dans la mesure de leurs moyens.

La population garda un calme absolu. On le lui avait d'ailleurs recommandé et elle savait que les otages que les Allemands détenaient seraient rendus responsables des désordres éventuels.

Mais les soldats étaient dans des dispositions bien différentes.

On se rappellera encore les excentricités auxquelles ils se livrèrent vers 5 heures et demie du soir, avenue de la Station, où ils sautaient d'une maison dans l'autre par dessus les balcons, habillés en femmes !

Les personnes qui voyaient ces « folies » y prenaient plaisir, et elles ne se doutaient certes pas des conséquences que pourrait engendrer l'ivresse chez ces soldats. Un de nos amis attirait pourtant notre attention sur ces excentricités et ne nous cacha pas ses craintes.

Il n'eut pas tort.

Bref, on avait la sensation que quelque chose d'anormal allait avoir lieu.

Soudain, vers 8 heures du soir, des coups de feu éclatèrent en différents endroits de la ville et en un clin d'œil ce fut une pétarade générale. Des milliers de balles sifflèrent dans l'espace, s'aplatirent contre les murs, traversèrent les fenêtres, ricochèrent de toutes parts, pendant que les habitants poussaient des cris d'angoisse, que les Allemands hurlaient et que les mitrailleuses crépitaient.

Quelle était l'origine de cette furie ?

Des civils avaient tiré ! (sic.)

Conséquence : la ville serait brûlée ! (resic.)

Ces brutes accusaient nos concitoyens d'avoir tiré sur eux et d'avoir jeté des bombes du haut de la tour...

Il est évidemment superflu de dire que c'était une pure invention et que personne n'aurait jamais songé à tirer sur ces troupes. Si les civils avaient voulu se venger des Allemands, ils en auraient parfaitement trouvé l'occasion, le 6 août, lorsqu'un cavalier allemand, le dragon Otto Wilfarth, qui avait dû achever son cheval, se sauva à Tongres pour s'y constituer prisonnier.

Non seulement on ne le fit pas prisonnier, mais des enfants lui montrèrent même le chemin pour se rendre à l'hôtel de ville...

« Des civils avaient tiré ! »

Lorsqu'on leur demandait d'où on avait tiré, ils ne répondaient pas ou ils désignaient des maisons inoccupées, comme celle de l'avenue de la Station où des soldats, portant des vêtements féminins, avaient dansé et qui flamba la première, ou bien celle d'une octogénaire malade que soignait une vieille servante et qu'on accusa d'être des « francs-tireurs ».



Lieutenant comte van der Burch.



Le commandant L. F. Knapen

Douze Tongrois furent tués au cours de cette fusillade ainsi qu'une dizaine de soldats allemands, qui s'entretuèrent dans cette mêlée nocturne.

La furie s'apaisa et le calme régna pendant quelques instants... mais soudain on entendit le roulement des tambours et un feldwebel annonça : « Zivilen « haben geschossen. Die Stadt werd afgebrennt. Die « Einwohner müssen die Stadt so fort verlassen durch « die Hauptstrassen. Heraus die Leute ! » (Des civils ont tiré. La ville sera brûlée. Les habitants doivent quitter immédiatement la ville par les rues principales. Que la population s'en aille !)

Chacun dut quitter sa maison, mais les portes et les fenêtres durent rester ouvertes et tous les étages devaient être bien éclairés.

Ce fut alors par les grands chemins un cortège lamentable de femmes gémissantes, d'enfants pleurant à chaudes larmes, de vieillards harassés et de malades épuisés. A la hauteur de l'avenue de la Station et de la chaussée de Maestricht on les força à tenir les bras en l'air devant les maisons que les flammes dévoiraient, et de regarder l'œuvre de destruction.

Ils furent houspillés, frappés à coups de crosse et conduits vers les villages voisins où ils durent chercher un refuge chez des inconnus.

A la porte de Moore on sépara les hommes des femmes et des enfants. On les plaça sur deux rangées, au nombre d'environ 70 devant un mur et on les menaça longuement de la mort... enfin on les chassa !...

Le spectacle de ce triste et douloureux cortège de fuyards, errant par les routes, cependant que derrière eux s'élevait au-dessus de Tongres le brasier flamboyant de l'incendie criminel, est inoubliable.

Seize maisons devinrent la proie des flammes le 18 août, et un grand nombre de magasins furent détruits et pillés. A l'intérieur tout fut saccagé, maculé et systématiquement endommagé.

Une foule de faits probants démontrent clairement que les Allemands agirent avec préméditation.

D'abord les coups de feu qui éclatèrent simultanément en divers endroits de la ville furent le signal, qui déclencha la pétarade générale, la terreur et la tuerie.

L'expulsion de la population devait servir à écarter les témoins. Pourquoi, d'autre part, les maisons et les volets devaient-ils rester ouverts et les étages devaient-ils être éclairés ? Mais tout simplement pour faciliter le pillage !...

On ignore encore toujours la raison pour laquelle la ville ne fut pas totalement détruite, mais nous sommes d'avis que cela est imputable en majeure partie au lieutenant Henke, qui commandait alors la place et qui avait appris à connaître depuis quelques jours les intentions pacifiques de la population.

Il sera intervenu pour autant qu'il était en son pouvoir et lorsqu'il eut la conviction que tous les soldats allemands tombés au cours de cette fusillade avaient été tués par des balles allemandes, qu'on retrouvait lors des autopsies, il s'efforça de sauver ce qui pouvait encore être sauvé.

Nous faisons suivre la traduction d'une lettre du colonel von Bergmann à l'administration communale de Tongres :

Armee-Oberkommando
Armee.
Abt III. No 140.

Louvain, le 21 août 1914.

A Monsieur le bourgmestre de Tongres.

Le commandant supérieur a appris que des soldats appartenant à différents corps ont commis des vols et ont cassé des vitres à Tongres.

Une enquête judiciaire vient d'être ouverte et nous vous en ferons connaître le résultat.

Le commandant supérieur vous exprime ses profonds regrets au sujet de ces faits répréhensibles et vous prie d'en faire part aux personnes lésées.

(Signé) : von Bergmann.
Oberst.

Cette lettre est significative. Elle venait de Louvain qui allait bientôt subir un sort encore plus cruel !

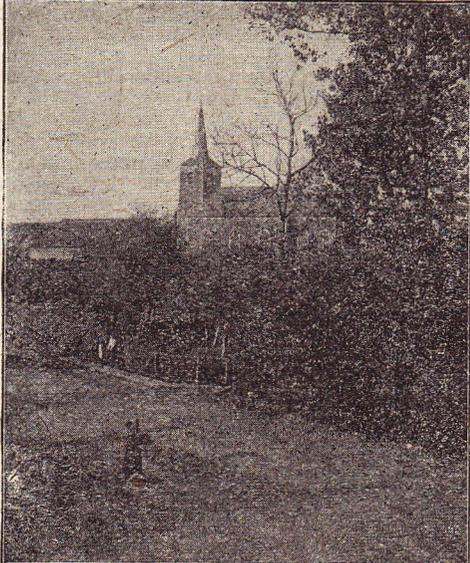
Avant de quitter la région limbourgeoise nous devons pourtant encore relater quelques crimes qui eurent lieu en plusieurs autres endroits.

Le 11 août, les Allemands passèrent en grand nombre par la frontière belge à Lixhe. Les habitants du village frontière de Canne-lez-Maestricht assistaient depuis trois jours à ce défilé. Aucun incident n'avait encore eu lieu en cette localité, mais on savait ce qui s'était passé à Visé et, apeurée, la population donnait aux Allemands tout ce qu'ils demandaient.

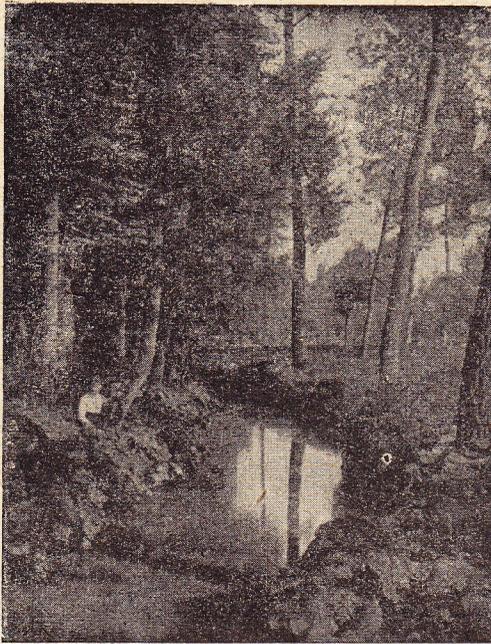
De nombreux fuyards de la vallée de la Gèthe s'y étaient réfugiés pour gagner plus vite la Hollande en cas d'alerte.

M. Derricks, avocat et député permanent du Limbourg, s'y était également réfugié avec sa femme, ses six enfants et une servante de Roelenge ; il logeait chez son ami, Félix Poswick, bourgmestre de Canne.

Une troupe de cavaliers arriva au village vers 10 heures et demie. Des fantassins et des véhicules suivirent. Soudain on entendit un coup de sifflet suivi d'un coup de feu parti des rangs des soldats. Au



Pont sur la Gèthe, défendu par le lieutenant comte van der Burch.



La Petite Gèthe, à Orsmael.

même moment éclata une vive fusillade et les balles criblèrent les murs et les fenêtres. Par un prodigieux hasard aucun habitant ne fut tué ni blessé.

La population s'enfuit en grande partie en Hollande, dont elle n'était séparée que de quelques pas.

Le bourgmestre qui se trouvait devant sa maison lorsqu'eut lieu la pétarade se réfugia derrière une chapelle, puis se coucha par terre avec plusieurs villageois. A leur tour ils se hâtèrent de gagner la Hollande.

Mais dans l'entretemps un drame affreux se déroulait dans sa maison. M. Derriks qui s'y trouvait s'était décidé à partir pour Maestricht, le lendemain. Le corridor regorgeait déjà de coffres et de valises.

Lorsque la fusillade éclata, on alla vivement chercher les enfants, qui reposaient déjà dans leurs lits.



Omer Musch, carabinier-cycliste, pendu par les Allemands à Gussenhoven, le 10 août 1914.

Des soldats sonnèrent, heurtèrent violemment la porte. Après avoir un peu hésité, M. Derriks, portant son fils de quatre ans sur le bras, et Mme Poswick, tenant sa fillette par la main, allèrent ouvrir en compagnie de la servante.

Quelques Allemands attendaient, le revolver au poing.

— Prenez tout ce qu'il vous plaira, mais laissez-nous gagner la Hollande ! implora la femme du bourgmestre.

Les soldats répondirent qu'on ne tirerait plus et s'en allèrent.

Mais soudain une vingtaine de brutes firent irruption. Le premier fit feu sur Mme Poswick qui tomba sur un des coffres sans pousser un cri. La balle avait pénétré dans le front, au-dessus de l'orbite, et lui avait fracassé une partie du crâne. L'infortunée fut tuée sur le coup.

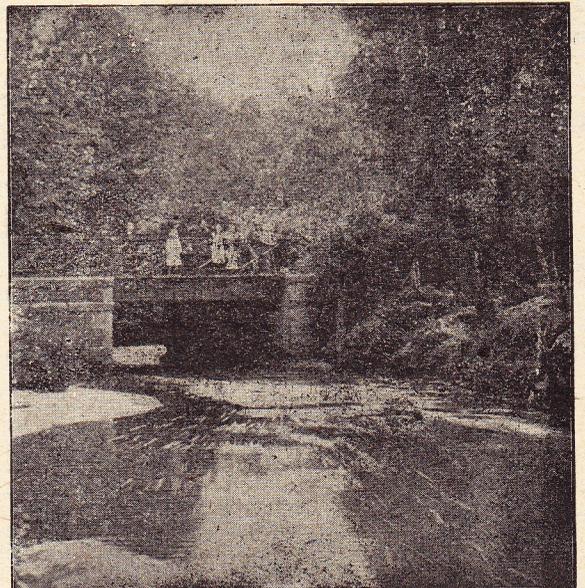
M. Derriks reçut un coup de baïonnette en pleine poitrine et tomba après avoir remis son fils à la servante. Il vécut encore pendant une heure et demie. Sa femme s'était réfugiée à la cave avec ses autres enfants. Les soudards partirent quelques instants plus tard après avoir tenté d'incendier la maison.

M. Poswick rentrant peu après dans sa maison y trouva les cadavres de sa femme et de son ami.

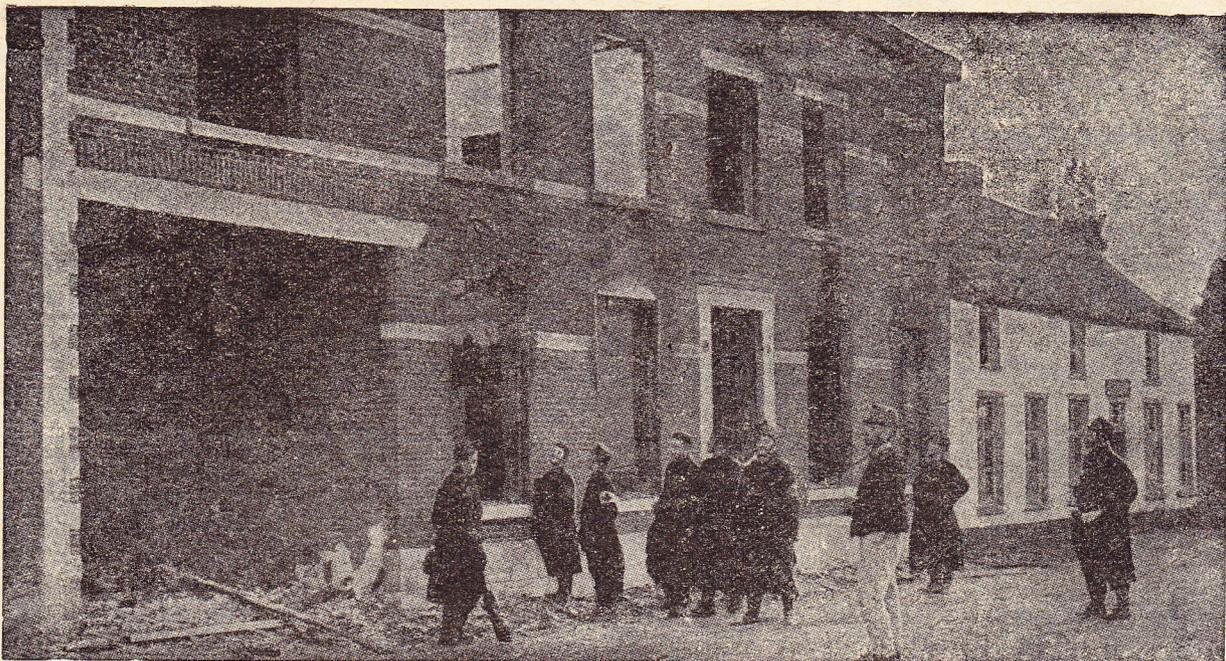
Ce double meurtre fut commis par des soldats du 48^{me} régiment d'infanterie saxonne sans qu'il y ait eu la moindre provocation de la part de la population.

Le 18 août des uhlands, passant par Wonck, attachèrent à leurs chevaux les nommés Désiré Roebroek (un Hollandais), Jean Parthoens et un garçon de 15 ans, Jean-Noël Gillis, qui travaillaient dans les champs. La figure maculée de sang et de boue, les malheureux arrivèrent à Lixhe, après avoir été copieusement piqués de coups de lances lorsqu'ils ne couraient pas assez vite. Les uhlands les accusèrent d'être des francs-tireurs. Les infortunés nièrent énergiquement, mais ce fut en vain et après avoir été malmenés, ils furent fusillés. Les brutes enterrèrent leurs victimes dans un jardin. Lorsqu'on déterra les cadavres un mois plus tard, pour les inhumer au cimetière de Wonck, on constata que les martyrs avaient été maltraités à tel point qu'ils étaient devenus méconnaissables.

Toutes ces atrocités sont imputables aux nobles guerriers teutons qui marchaient maintenant vers la Belgique méridionale. Ce 18 août ils devaient sentir à nouveau la résistance de la petite armée belge.



Le pont sur la Gèthe, défendu par le capitaine Knapen.



Haelen. — Maisons détruites par les obus allemands.

LES COMBATS DANS LA REGION DE TIRLEMONT

Nous retournons maintenant auprès de la poignée de braves, à la Gêthe.

Les Allemands allaient tenter de couper notre retraite sur Anvers et ils attaquèrent, à cette fin, notre aile gauche, de Diest à Léau. Lanciers, guides et carabiniers-cyclistes luttèrent de nouveau avec la même ténacité qu'à Haelen, qui devint derechef le théâtre de nouveaux combats.

Le major de Schietere de Lophem, commandant du 4^{me} lanciers, reçut l'ordre de se rendre à Léau, mais son 3^{me} et son 4^{me} escadrons étaient partis en reconnaissance à Looz et à Oreye. Il arriva ainsi sans troupes à Léau, mais suivi du 1^{er} escadron du 2^{me} guides sous le commandement du capitaine de Favereau et des lieutenants de Formanoir, du comte d'Ursel et du vicomte de Jonghe d'Ardoye.

Les soldats occupèrent leurs postes respectifs. Le lendemain, 18 août, arriva le 4^{me} escadron du 1^{er} guides, sous les ordres de van den Branden de Reeth.

On remarqua bientôt des Allemands sur la rive opposée. Le major de Schietere se trouvait à côté du lieutenant d'Ursel lorsque deux ennemis les mirent en joue, mais les officiers les devancèrent et les abattirent de deux coups de feu. De nouveaux Allemands s'amènèrent et les fusils crépitérent.

Soudain d'Ursel s'affaissa. Le major ordonna qu'on le soignât immédiatement, mais la bataille s'intensifia en plusieurs endroits et le blessé resta où il était tombé.

Les cavaliers se révélèrent être de bons tireurs. Une mitrailleuse qui était établie sur le pont apporta son concours quelques instants plus tard.

Le commandant de Schietere s'approcha encore une fois du lieutenant d'Ursel, qui paraissait dormir. Il avait une petite blessure à l'œil gauche.

— Ah, c'est vous, major ! dit le blessé.

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Pas trop.

— J'ai donné des ordres pour que vous soyez relevé et transporté au poste de secours. Entouré de bons soins vous serez vite rétabli.

— Je vous remercie beaucoup. Si je n'en échappe point, dites à ma femme que ma dernière pensée a été pour elle.

L'ordre de transport ne put cependant pas s'effectuer. Une grêle de balles s'abattit, le nombre des assaillants croissait sans cesse et la bataille devint plus vive. Elle durait déjà depuis deux heures.

Le major de Schietere avait reçu l'ordre de résister à outrance. Le lieutenant de Jonghe desservait la mitrailleuse ; tous les hommes tinrent tête jusqu'à ce que les Allemands réussirent à franchir la rivière à Geet-Betz et attaquèrent nos troupes de flanc. On dut alors se retirer sur Grootenbosch. Les Allemands occupèrent déjà le village. Les guides et lanciers durent arrêter plusieurs chevaux qui, effrayés, prenaient le mors aux dents. Les balles sifflaient par dessus les champs.

La retraite qu'on croyait impossible réussit quand même.

L'ennemi prit d'assaut les maisons du village, en incendia plusieurs et acheva des blessés.

Le lieutenant d'Ursel resta dans la bataille. Le docteur Lepape qui était blessé et avait été fait prisonnier, écrivit au major :

« J'ai appris la mort d'Ursel alors que j'étais à St-Trond ; d'après les renseignements qui m'ont été fournis quand on a identifié le cadavre de cet officier des guides, il était atteint à la figure et au cœur. »

Et le major déclara :

« J'affirme qu'il n'avait qu'une blessure à la tête et que s'il a été frappé au cœur, c'est qu'il a été achevé au mépris des lois de la guerre. »

Un peu plus au sud, dans le centre du front belge, aux environs de Tirlemont, la bataille était également très vive. Les 2^e, 3^e et 22^e de ligne de la 1^{re} division étaient engagés dans la mêlée.

Le 22^e de ligne devait garder les environs de Hautem-Ste-Marguerite, à 3 kilomètres de la ville.

Le 8^{me} corps d'armée, qui comprenait des forces très considérables et disposait de 160 canons, l'attaqua, le 18 août, vers midi.

Les nôtres étaient appuyés par de l'artillerie de la 2^e brigade mixte qui comptait 12 canons de 75 mm.

A 1 heure la bataille faisait rage. Les fusils et les mitrailleuses fauchaient des rangées entières chez l'ennemi, mais les brèches étaient aussitôt comblées et le flot gris avançait toujours.

Nos effectifs étaient également très éprouvés, mais nos vaillants soldats tenaient tête cependant, repoussaient tous les assauts et semblaient fixés au sol. La nuit tomba enfin et le combat cessa. Ce qui restait encore du régiment et de ses officiers opéra alors la retraite. Cinquante pour cent des nôtres étaient restés dans la bataille, après avoir immobilisé tout un corps d'armée pendant huit heures. Des 37 officiers, 23 étaient hors de combat.

Le 22^e de ligne se fusionna plus tard avec le 2^{me}

de ligne et eut l'honneur, le 1er mars 1915, d'inscrire sur son drapeau « Hauthem-Ste-Marguerite, 18 août 1914. »

A Neerlinter, à Grimde et à Hakendover, les Allemands éprouvèrent également une vive résistance de la part des Belges.

Le 2^{me} chasseurs à pied se distingua près de Jo-digne.

Les Allemands occupèrent successivement Diest et Tirlemont.

Le 18 août, le Roi ordonna la retraite vers Anvers. Grâce à l'énergie que le 22^e de ligne déploya à Hauthem, la 1^{re} division d'armée put se soustraire au mouvement enveloppant de l'ennemi.

Mais dans l'entretemps on attendait en vain la jonction aux troupes françaises et anglaises.

Notre armée avait gardé ses postes d'observation du 5 au 18 août, soit pendant 13 jours. Elle avait résisté aux assauts de la cavalerie et des avant-gardes ennemies ; elle avait forcé ces dernières à concentrer son aile droite dans la région frontrière, elle lui avait occasionné un retard précieux dans ses opérations tendant à envelopper nos troupes, qui purent se soustraire à temps à ce danger.

Ainsi que nous le disons plus haut, ce fut le 18 août dans l'après-midi, que le Roi ordonna la retraite de notre armée vers le nord-ouest.

A 19 heures 30 ordre est donné de gagner la rive gauche de la Dyle dès l'aurore et de se maintenir sur la ligne allant de Neeryssche à Rotselaer en passant par Louvain.

Aux premières lueurs du jour un violent combat d'arrière-garde s'engage entre le 2^e corps d'armée allemand et la brigade de la 3^{me} division, qui avait été envoyée à Aerschot. Il devient évident dès lors que l'aile droite de l'ennemi déborde l'aile gauche belge et qu'il est impossible de maintenir le front établi la veille.

Le mouvement de retraite se poursuit aussitôt dans la direction de la position fortifiée d'Anvers.

Nous parlerons plus loin de la bataille d'Aerschot et des événements subséquents.

On trouvera ci-après, prise sur le vif, une description de la contrée désormais célèbre où se déroula cette lutte homérique.

Nous descendons de vélo devant la petite église de Grimde, si jolie avec sa tour en style roman, et qui est un des monuments les plus anciens du pays. A quelques mètres de distance la Gêthe coule silencieusement entre les arbres, comme si elle craignait de troubler le dernier sommeil de nos héros.

Depuis une trentaine d'années ce temple n'est plus affecté au culte ; actuellement il est transformé en lieu de sépulture pour les Belges, tombés au champ d'honneur au cours de la bataille livrée près de Tirlemont et dont les restes ont été exhumés le 21 mars 1915.

A l'intérieur le spectacle est prestigieux : cent quarante tombes militaires sont rangées dans les nefs latérales, dans la nef centrale et dans le chœur. Toutes sont entretenues avec un soin extrême et l'ensemble produit dans l'âme du visiteur une émotion patriotique intense.

Partout des couronnes, des bouquets, des drapeaux, des dédicaces poétiques et des portraits : on se croirait transporté au milieu d'un jardin en fleurs.

Il n'existe peut-être pas dans toute la Belgique un cimetière militaire dont l'aménagement, le cadre somptueux, la splendeur de la décoration surpassent celui de Grimde. A coup sûr le brave gardien qui, avec une vraie fierté nationale, veille à la belle odonnance de ces tombes glorieuses mérite tous les éloges.

Remontés en selle nous longeons les remparts aux larges ombrages, qui conduisent au cimetière de Tirlemont.

Près de l'entrée reposent 79 héros belges, 4 français et 112 soldats allemands. Quelques lanciers, blessés à la bataille d'Orsmael et décédés à Tirlemont, ont été également inhumés en cet endroit.

Les 4 soldats français ont été intentionnellement amenés ici par les Allemands. Leur présence devait servir à accréditer parmi les troupes cette idée absurde que des « Français » s'étaient battus sous les murs de Tirlemont et justifier ainsi à leurs yeux la violation de notre territoire.

Des mains pieuses entretiennent les tombes qui sont recouvertes d'un tapis de fleurs.

A gauche du cimetière sont alignées 106 tombes de réfugiés français que la barbarie prussienne chassa vers la ville de Tirlemont et qui sont morts d'épuisement et de privations, loin de tout ce qui leur était cher.

On est heureux de constater que les sépultures de ces pauvres martyrs sont généreusement parées d'une abondance de fleurs naturelles, de couronnes et de souvenirs pieux.

N'oublions jamais ces infortunés dont la plupart n'ont pas connu la joie suprême de voir se lever le beau jour de la victoire.

Et maintenant, en route pour Hauthem-Ste-Marguerite, commune située à une demi-heure environ de Tirlemont.

C'est une délicieuse excursion à travers les magnifiques champs de blé de la Hesbaye, parmi les moissons dorées. Au bout de cinq minutes nous sommes au but...

Ce cimetière, clôturé par un mur, en silex, a été créé de concert avec les Allemands sous l'occupation. Il s'élève sur un plateau en plein champ de bataille, à une centaine de mètres à gauche de la chaussée de Tirlemont à Oplinter. Le terrain a été acquis par la ville de Tirlemont.

Le site est superbe. L'élévation du champ de repos domine la contrée à plusieurs lieues à la ronde. Dans une pittoresque vallée on aperçoit la ville de Tirlemont toute blanche, posée à califourchon sur la Gêthe. Une trentaine de clochers hesbignons et condruziens se détachent en un vaste cercle parmi les gracieuses frondaisons. Sur ce charmant monticule reposent 216 soldats belges et 77 Allemands tombés au cours de la bataille du 18 août 1914, ainsi que 12 Français ramenés des environs de Charleroi pour les motifs énoncés plus haut.

L'exhumation des corps enterrés dans les fosses communes commença le 11 mai 1916. De nombreux cadavres portaient des traces de cruelles mutilations, prouvant de quelle façon barbare les Allemands achevèrent nos blessés à coups de crosse de fusil.

Le cimetière de nos braves est dans un parfait état d'entretien : des plantes au feuillage toujours vert ornent l'entrée et embellissent l'intérieur de la nécropole : les tombes sont recouvertes de plantes rampantes et de rosiers. Chaque fosse est marquée par une pierre bleue où sont inscrits le nom du soldat et les particularités qui le concernent.

Des alouettes y construisent leur nid et font entendre tout le long du jour le chant de la liberté et de la paix, comme si elles voulaient rappeler que pour la liberté et pour la paix les chers disparus ont versé leur sang.

A une portée de fusil se dresse la blanche maisonnette du gardien de ce lieu sacré, qui avec une sollicitude paternelle consacre ses soins les plus tendres à entretenir la dernière demeure de nos glorieux fils et qui se tient constamment à la disposition des nombreux visiteurs.

— Mais où se trouvent donc les tombeaux allemands ? demandons-nous à un cultivateur. Le nombre des Allemands tués est bien supérieur à celui des rares tombes que l'on rencontre en cet endroit.

— Il les ont brûlés ! dit-il. Nous les avons vu emporter les cadavres sur des chariots.

Puis ils ont incendié des maisons et des granges. Plus tard parmi les décombres on a trouvé des fers de bottes ; à Hakendover, dans un bâtiment exigü, on en ramassa jusqu'à 5 kilos. C'étaient les fers des bottes des Allemands tués.

Mon interlocuteur parle également de crimes commis, de malheureux habitants que l'on força de marcher devant les troupes, qui furent maltraités et fusillés.



« La Belgique martyre »

D'après un dessin de « *Jordaan* », dans l'« *Amsterdammer* »

LA BATAILLE AUX ENVIRONS D'AERSCHOT LES MASSACRES

Nous avons signalé plus haut que le 18 août l'armée belge reçut l'ordre de se retirer sur Anvers. Le 9^e régiment de ligne fut chargé de couvrir le flanc droit et quitta Kessel-Loo, le 18 août, à 14 heures 30, pour se rendre à Aerschot.

Des mesures furent immédiatement prises pour contenir le flot allemand. Le 1^{er} bataillon prit position sur la route Aerschot-Hersselt, le 2^e au château de « Doorenberg », le 3^e fut maintenu en réserve.

Les Allemands approchaient par la route d'Hersselt où la 4^e compagnie du 1^{er} bataillon, sous les ordres de l'intrépide capitaine Gilson, s'était déjà retranchée. Deux mitrailleuses balayaient la plaine.

La ville se trouvait derrière les troupes. La puissante tour s'élevait au-dessus des toitures rouges. Aerschot s'élevait gracieusement au pied de la chaîne des collines que couronne la vieille tour d'Aurélien.

Le souvenir de cette journée m'est resté très frais dans la mémoire. Sur la place, devant l'ancien béguinage, les vieillards de l'hospice se chauffaient au soleil. Des enfants jouaient alentour. Mais les habitants envisageaient l'avenir avec anxiété. C'était la guerre...

Là-bas, au dehors d'Aerschot, la tragédie commença.

A 5 heures l'arrivée de l'ennemi était signalée. Le flot gris approche sur la route d'Hersselt. On entend les trépidations de son artillerie sur les pavés. Six éclaireurs se risquent jusqu'à la barrière du chemin de fer. Le commandant Gilson en personne s'empare d'un fusil et couche trois Allemands par terre. Les autres, saisis de frayeur, se jettent dans un fossé.

Toute l'avant-garde paraît alors et prend position à l'ouest et à l'est de la route.

Nos hommes se tiennent cois, évitent même de répondre au feu de salve qui éclate, quand soudain ils

voient se déployer une compagnie allemande tout entière.

— Feu ! ordonne le commandant Gilson, et aussitôt les fusils et surtout les mitrailleuses fauchent presque toute la compagnie.

Les Allemands envoient des renforts, qui reçoivent un accueil identique et lorsque quatre compagnies ont été terriblement éprouvées, les survivants vont chercher un abri dans un bois.

Après quelques moments d'accalmie, l'artillerie allemande se mêle à la bataille ; en même temps deux mitrailleuses vomissent une grêle de balles. Le commandant Gilson en découvre une ; quelques instants plus tard, elle est réduite au silence par notre feu bien dirigé.

L'attaque de front ayant échoué, les Allemands exécutent une attaque de flanc, envoient des détachements à l'est et à l'ouest et font avancer leur artillerie. Quatre pièces envoient une avalanche de shrapnells sur la ligne belge. L'ennemi bombarde également la ville d'Aerschot.

Le colonel Flébus, commandant le 9^e de ligne, prend des mesures en vue d'assurer la retraite et envoie une compagnie pour garder le chemin de fer derrière Aerschot.

Cependant l'ennemi déploie son effort principal contre la 4^e compagnie du 1^{er} bataillon et celle du commandant Gilson. Celui-ci réclame du renfort. Le colonel envoie une compagnie, mais elle est arrêtée par le feu de barrage des Allemands postés au Geymelberg.

La situation devient de plus en plus critique et le colonel donne à quelques compagnies l'ordre de se replier.

Gilson voit la retraite de ces troupes. Les soldats chargés de lui transmettre des ordres sont tués. Sans rien savoir de précis, il comprend que la situation du régiment est intenable. Il est convaincu que l'on compte sur lui pour couvrir la retraite, en se sacrifiant même au besoin.

— Courage ! crie-t-il à ses hommes. Tenons encore quelques instants ; voici les camarades qui viennent nous secourir.

Mais les soldats ont compris, eux aussi, la situation exacte.

— A Liège vous m'avez promis de lutter jusqu'à la mort, reprend le commandant. C'est maintenant qu'on connaîtra les braves.

Eux, qui connaissent leur chef, ont compris la portée de ses paroles et acquiescent d'un signe de tête.

Gilson envoie deux messagers au colonel, mais ils tombent sous le feu meurtrier qui fait rage dans la ville.

A 7 heures, un éclaireur est chargé d'aller voir si le régiment est hors de danger. Il ne revient pas. Gilson le retrouva un peu plus tard, aux abords de la ville, la tête fracassée.

Il est 7 heures. La compagnie qui a essuyé des pertes sensibles, est presque complètement cernée par une dizaine de compagnies allemandes. Le feu est si violent que le commandant entend à peine la voix du lieutenant Fauconier qui se trouve à ses côtés avec son peloton.

Sept heures et demie ! les Belges tiennent toujours.

Le lieutenant Jacquet qui se trouve à gauche de la chaussée fait savoir que les Allemands l'ont encerclé et qu'ils lui tirent dans le dos.

— Il faut encore tenir malgré tout, répond Gilson, en faisant des signes et des gestes.

Jacquet fait le salut militaire pour montrer que l'ordre a été compris.

Peut-être le régiment est-il encore en danger ? Il s'agit donc de gagner du temps.

Les Allemands ont maintenant six mitrailleuses et plusieurs pièces d'artillerie en action.

Nos deux mitrailleuses ne fonctionnent plus.

Il est huit heures moins cinq. Le 3^{me} de ligne doit s'être échappé à présent et Gilson va tâcher d'opérer la retraite avec ses survivants.

L'adjudant Theys doit les couvrir avec sa section. Gilson est blessé à la figure, mais il reste calme et conserve sa présence d'esprit.

Le lieutenant Fauconier part d'abord, Jacquet ensuite et en dernier lieu Theys, à la section duquel se joint le commandant.

Il faut chercher son chemin en rampant et le feu ennemi, qui balaye tout le terrain, fait encore de nombreuses victimes parmi les nôtres.

On atteint la ville. Gilson enlève à un soldat tué un rouleau de cartes, qu'il jette dans un puits, et continue à faire feu sur l'ennemi qui suit de très près.

Les héros arrivent enfin à la gare. Des habitants épouvantés racontent que le régiment est parti vers Louvain. On veut le rejoindre à travers les jardins, en sautant les murs. C'est ainsi que les derniers défenseurs quittent la petite ville.

Les pertes sont très élevées.

— Je salue avec une émotion intense la mémoire des braves qui sont tombés, déclare le commandant Gilson dans un rapport qu'il rédigea dans l'ambulance du gouvernement provincial, je salue avec respect le courage de ceux qui vivent encore. Tous, je dis tous, se sont conduits en héros. Cependant, je signale particulièrement ceux qui sont restés auprès de moi en dernier lieu : sergent-fourrier Van Wynendael ; caporal Deltombe (blessé) ; caporal Bauwens (Fernand) ; soldat Berlens. Ces quatre militaires m'ont soutenu, presque porté par moment, pendant la retraite, quand par suite de la grande perte de sang je commençais à m'affaiblir et que ma vue se voilait...

Un grand nombre de nos soldats blessés furent achevés par les Allemands, rendus furieux par cette héroïque résistance. On sait que ces faits ont été constatés à maintes reprises.

Nous reproduisons à ce propos la déposition de M. Gustave Piérard, volontaire de carrière au 6^e régiment de ligne, faite devant la commission officielle d'enquête :

« Dans l'engagement qui a eu lieu au moment de l'occupation d'Aerschot, j'ai été blessé au bras gauche. Les Allemands m'ont fait prisonnier dans un petit bois où je m'étais réfugié. Il était à ce moment environ 8 heures du matin. On m'a conduit dans une prairie à l'entrée de la ville. Il s'y trouvait déjà quelques soldats prisonniers, les uns étaient blessés, les autres ne l'étaient pas ; d'autres furent amenés encore par la suite. Un médecin allemand m'a soigné. Il m'a mis un bandage. Nous étions vingt-huit, dont cinq ou six bourgeois. Nous sommes restés là jusqu'à 4.30 h. ; nous entendîmes alors les salves de fusillade. On nous conduisit dans un petit magasin, dans une des premières maisons d'Aerschot à gauche de la chaussée. Une dizaine de minutes plus tard, on nous a entraînés sur la chaussée qui longe le Démer. Deux compagnies allemandes s'y trouvaient ; on nous a chassés devant ces compagnies qui tiraient sur nous. Divers prisonniers s'étant précipités dans le Démer y furent abattus à coups de fusil. De tous les prisonniers il n'y a que moi et un soldat du 9^e qui se soient sauvés. Je me suis laissé tomber le long de la digue du Démer ; j'ai été atteint d'un coup de feu qui a transpercé ma capote. S'apercevant que je vivais, un officier s'est approché et, alors qu'un soldat voulait tirer sur moi, il a ordonné de me précipiter dans le Démer. Je me suis accroché à une branche d'arbre, en appuyant les pieds sur les pierres du fond. Je suis resté dans l'eau jusqu'au lendemain matin, la tête seule émergeant. Je suis sorti et j'ai pénétré dans une maison par les jardins ; j'ai revêtu des vêtements civils et je me suis joint à une bande de fuyards. »

Ce témoignage en dit assez long. Il nous fait frémir d'horreur en présence de la kultur allemande réservant aux héros qui avaient rempli leur devoir un sort si cruel.

Aerschot regorgeait de soldats allemands ce soir-là. Les autorités communales devaient satisfaire à une foule de réquisitions et prendre les dispositions nécessaires pour héberger les officiers et les soldats.

Des atrocités avaient déjà été commises le matin sur la chaussée d'Aerschot à Lierre et la population était anxieuse.

Au sujet de ces désordres nous lisons ce qui suit dans le rapport rédigé par le Père Simon Goovaerts, Supérieur de la Congrégation des Pères du Sacré-Cœur, et par ses confrères qui ont été transportés avec lui en Allemagne :

« L'Institut Damien est situé à l'entrée de la ville, porte de Malines, sur la route de Lierre à Aerschot.

Dès les premiers jours de la guerre, des démarches avaient été faites pour y ériger une ambulance de la

Croix-Rouge. Celle-ci fut reconnue officiellement par le Comité central de Bruxelles, sous la dénomination : « Ambulance no 1005, province 5 ». Trois médecins, les Drs Vermuylen, Bergen et Goossens, étaient attachés à l'ambulance ; une salle d'opération munie des instruments de chirurgie et des pansements nécessaires avait été aménagée ; deux cents lits étaient préparés.

Le 18 août, nous arrivent des fuyards de Montaigu, Testelt, etc. De nos fenêtres, nous voyons, vers le soir, les flammes et la fumée des incendies allumés dans les alentours. Deux frères de la congrégation de Notre-Dame de la Miséricorde, le frère Adalbert et le frère Amand Spitaels, de la maison de Montaigu, se réfugient chez nous. Ils ont partagé toutes nos tribulations.

Le 19 août, vers 5.30 h. du matin, nous entendons les premiers coups de canon. Malgré le drapeau de la Croix-Rouge qui flotte ostensiblement sur le toit de la maison, nombre de balles entrent par les fenêtres et nous obligent à enlever les lits des salles préparées et de les traîner dans un grand corridor mieux protégé. C'est là que nous soignons les premiers blessés qui nous arrivent, une vingtaine, tous soldats belges. Nous nous en occupons depuis environ deux heures, lorsque les troupes allemandes entourèrent notre maison. Nous entendons fracasser à coups de crosse et de hache les portes et les fenêtres des maisons voisines. Un officier suivi de quelques soldats pénètre dans l'ambulance, monte à l'étage et arrache le drapeau belge arboré à côté du drapeau de la Croix-Rouge. Il le lance dans la rue où les soldats le déchirent et le piétinent. Pendant ce temps, aux deux extrémités de la maison, on brise les portes à coups de hache. Une soixantaine d'hommes, commandés par un officier, envahissent brutalement la maison, arrachent ou font défaire les pansements des blessés pour s'assurer qu'il n'y a pas fraude, et perquisitionnent dans les salles. Ils nous accusent d'avoir tiré sur eux, et malgré nos protestations ils traînent tout le personnel de l'ambulance dans la rue où ils nous font tous aligner devant la maison avec quelques soldats blessés qu'on fait lever et quelques civils qu'ils viennent d'arrêter. Au supérieur qui demande des explications, l'officier déclare que le major affirme avoir vu trois coups de feu partir de la maison. A toutes les dénégations, il oppose constamment la même phrase : « Der Major hat es gesagt ». Un officier supérieur qui passe à cheval et auquel l'officier qui nous a arrêtés demande des ordres avec respect, donne l'ordre de nous fusiller. Comme nous continuons à protester de notre innocence et à lui expliquer que les troupes belges en retraite entouraient la maison et tiraient de derrière, il consent enfin, après vingt minutes de pourparlers, à aller trouver le général !

A peine s'est-il éloigné que le combat recommence autour de nous. Les Belges revenant (avec une automitrailleuse, nous a-t-on dit) balaient toute la rue. Les Allemands s'enfuient hors de la ville, mais plusieurs de nos gardes se mettant à l'abri, nous tiennent en respect et nous forcent à rester sous le feu. Trois civils sont tués à nos côtés. Enfin les derniers Allemands s'enfuient à leur tour et nous rentrons dans la maison.

Peu après un groupe d'une dizaine de Pères et de Frères, sortant de la maison, sont accueillis par des coups de feu ; ils sont obligés de se réfugier à l'hôpital civil. Pendant qu'ils y sont, un officier supérieur entre, leur pose quelques questions, demande à l'un d'eux, malgré le brassard qu'il porte, s'il a pris part au combat, et déclare : « Nous ne reconnaissons pas la Croix-Rouge en Belgique. » Nous croyons opportun de consigner ici que chaque fois que nous avons fait valoir notre qualité d'ambulancier de la Croix-Rouge, nos paroles ont été accueillies avec des sourires méprisants et des commentaires indiquant clairement qu'ils n'en faisaient aucun cas. L'officier consigne ensuite nos Pères et Frères à l'hôpital, les fait compter par un officier subalterne, et déclare au pharmacien de l'hôpital que si à son retour il en manque un, il le fera fusiller, lui. Deux heures après, on vient leur donner l'ordre de transporter les blessés belges de l'hôpital chez eux, à l'Institut Damien, l'hôpital devant être réservé aux blessés allemands. Parmi les blessés



La bataille de Haelen.

que nos Pères durent ainsi transporter, il y avait un mourant qui expira en arrivant à l'ambulance.»
 Ce rapport nous édifie également au sujet des meurtres commis par les Allemands sur des soldats blessés.

« Ce fait n'est pas isolé. Plusieurs soldats soignés chez nous ont déclaré formellement que, étant prisonniers sur le champ de bataille, un major allemand, après les avoir fait asseoir par terre, entre les jambes l'un de l'autre, a commandé à ses hommes de les

fusiller : « Töten sie die Schweine ! » Quatorze sur vingt furent tués, six échappèrent. Les échappés, soignés chez nous, furent transportés en Allemagne. Nous les retrouvâmes au camp de Sennelager, près de Paderborn. »

Ces nouvelles étant plus ou moins connues en ville, les craintes de la population étaient très justifiées.

Le colonel Stenger, commandant la 8e brigade d'infanterie et deux autres officiers s'installèrent à la

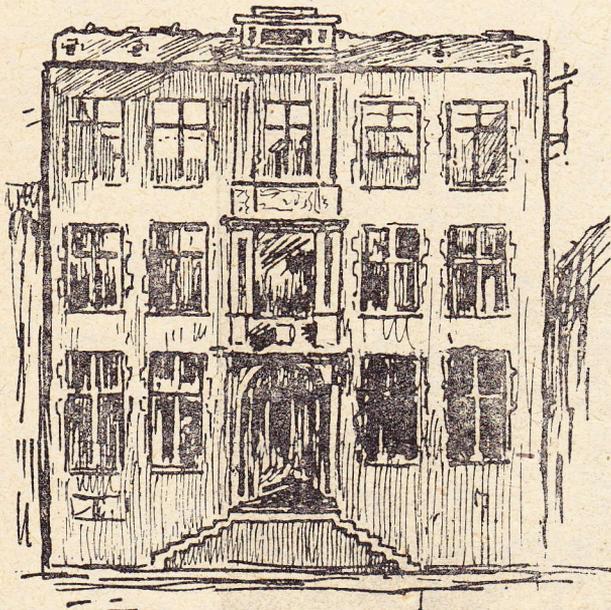
Grand' Place, dans la maison du bourgmestre, M. Tielemans.

Au déclin du jour, alors que le colonel Stenger se trouvait au balcon de sa chambre et que M. Tielemans distribuait des cigares aux soldats qui campaient sur la Grand' Place, un coup de feu retentit soudain. Aussitôt après une vive fusillade se fit entendre. Les soldats qui étaient réunis à la Grand' Place et dans les rues avoisinantes tiraient dans toutes les directions. Le colonel Stenger fut blessé mortellement. M. Tielemans et sa famille rentrèrent en hâte chez

eux et se cachèrent dans une de leurs caves. Quelques instants après un officier allemand vint chercher M. Tielemans et son fils, âgé de 15 ans.

Dans l'entretemps, les soldats pourchassaient les habitants, pillaient et incendiaient les maisons.

Des soldats allemands pénétrèrent dans toutes les maisons de la Grand' Place, de la rue du Persil et de la rue Courte. Les hommes, les femmes et les enfants furent brutalement expulsés de leurs habitations et chassés à coups de crosse vers la Grand' Place. On sépara d'abord les hommes de leur famille et 78



L'hôtel de ville d'Aerschot.

d'entr'eux furent conduits hors de la ville. Le ritmeister Karge, capitaine de gendarmerie, fit massacrer tous ces malheureux. On les aligna dans un champ, le long de la chaussée de Louvain, où quelques maisons ouvrières flambaient. Les victimes devaient s'avancer trois à trois, en se tenant par la main, devant quelques gendarmes qui les abattaient à coups de revolver. Le premier groupe était composé du Rév. M. Carotte, qui donnait la main gauche à M. Paul Verlinden et la main droite à un autre habitant d'Aerschot. Sur ces 78 prisonniers, trois échappèrent à la mort en se laissant tomber : Paul Verlinden, Morren et De Winter.

Un deuxième groupe comprenant une centaine de victimes, parmi lesquelles M. Joseph Tielemans, bourgmestre, MM. Emile et Louis Tielemans, le frère et le fils du maieur, fut également conduit au lieu d'exécution, dans le même champ, mais un peu plus loin dans la direction de Louvain. Tous avaient les mains liées derrière le dos. Ils durent passer la nuit à la belle étoile.

Les derniers moments de ces infortunés et le cynisme répugnant que les Allemands déployèrent dans cette nouvelle tuerie, sont retracés dans la déclaration que M. Gaston Nys fit devant la commission d'enquête.

Qu'on en juge :

« Vers 19 heures, le jour de l'entrée des Allemands à Aerschot, je fus pris ainsi que mon frère ; on nous lia les mains derrière le dos avec du fil de cuivre que l'on serra si fort que nos poignets furent coupés et saignèrent ; nous fûmes conduits dans le groupe du bourgmestre, de son fils et de son frère sur la chaussée de Louvain ; nous dûmes, toujours liés, nous coucher sur le dos de façon à ne pouvoir faire le moindre mouvement ; la tête devait toucher le sol. Vers 6 heures, le lendemain, on décida de commencer les exécutions ; nous fûmes obligés avec les autres civils — environ une centaine — d'assister à l'exécution du bourgmestre et des siens. Quand l'officier annonça que le bourgmestre, son fils et son frère allaient être exécutés, M. Claes Van Nuffel offrit sa vie pour eux en disant qu'il suppliait que, pour le bien de la ville, on épargnât le bourgmestre et les siens. « Non, répondit l'officier, c'est le bourgmestre qu'il nous faut. » Alors le bourgmestre se leva et supplia l'officier d'épargner ses concitoyens ; aucune supplication ne parvint à adoucir l'officier allemand ; le bourgmestre, persuadé qu'il n'obtiendrait rien, insista pour que son fils eût la vie sauve afin qu'il pût consoler sa mère ; l'officier ricana, ajoutant qu'il lui fallait le bourgmestre, son fils et son frère. L'enfant se leva alors suivi de son oncle et se plaça entre son père

et son oncle ; à 10 mètres d'eux, six soldats allemands prirent position et, tandis que les malheureux échangeaient un dernier adieu, l'officier fit un geste du sabre ; les coups de feu crépitérent et les trois corps tombèrent lourdement l'un sur l'autre.

On plaça ensuite les autres civils par rangs de trois ; on les compta : un, deux, trois ; celui qui avait le no 3 devait chaque fois sortir du rang et s'aligner derrière les cadavres ; on allait les fusiller, disaient les Allemands. Tous les civils avaient les mains liées derrière le dos. Mon frère et moi, nous étions voisins ; j'eus le no 2 ; mon frère Omer, âgé de vingt ans, eut le no 3. Je demandai alors à l'officier : « Puis-je remplacer mon frère ? Pour vous, peu importe lequel tombe sous vos balles ; pour ma mère, qui est veuve, mon frère qui a terminé ses études est plus utile que moi. » Encore une fois, il resta impassible à cette prière. « Que le no 3 sorte du rang. » Nous nous embrassâmes et mon frère Omer se joignit aux autres ; ils étaient ainsi une trentaine alignés ; alors se passa une scène horrible ; les soldats allemands avançaient le long du rang, lentement, en tuant trois à chaque décharge commandée chaque fois par l'officier.

On fit partir ceux qui avaient eu les numéros 1 et 2 ; nous passâmes devant les mitrailleuses que l'on avait amenées la nuit ; comme nous arrivions à l'entrée de la ville, on reprit une partie des hommes qui furent reconduits au lieu du supplice ; ils y furent fusillés ; je parvins à fuir avec quelques camarades, parmi lesquels se trouvaient aussi M. le directeur de l'école moyenne et M. François Teurlinckx. »

M. François Teurlinckx avait assisté impuissant au meurtre de son propre fils.

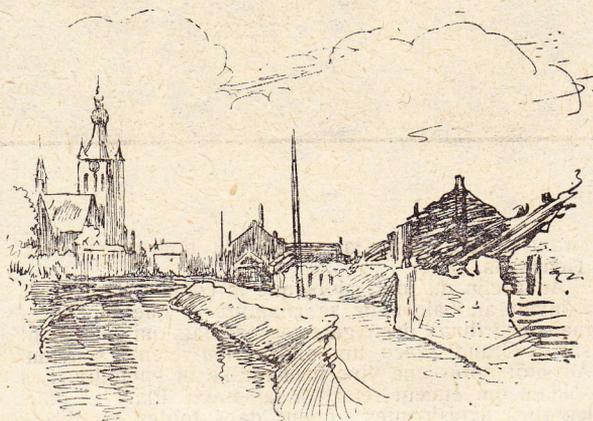
Nous nous en voudrions de ne pas reproduire ici la déclaration de Mme Tielemans, la veuve du bourgmestre d'Aerschot.

Elle est conçue en ces termes :

« Voici les faits tels que je les ai vus, lors de la prise d'Aerschot par les Allemands. Vers 8 heures du matin, le 19 août, j'en ai pu me rendre à l'église avec mes enfants, parce que des balles tombaient dans les rues ; nous nous sommes installés dans un salon donnant sur la Grand' Place. Vers 9 heures arrivent d'une des rues des soldats belges, la figure en sang, se soutenant mutuellement ; j'ouvre la fenêtre et je leur demande ce qui se passe : « Nous sommes en retraite, les Allemands nous poursuivent. » Quelques minutes après, la Grand' Place était couverte de troupes allemandes : ce que voyant, mon fils baissa le store ; on tira immédiatement dans la fenêtre ; une balle ricocha et le blessa à la jambe.

Vers 10 heures, le commandant allemand fit appeler mon mari à l'Hôtel de Ville ; quand il arriva, on le traita de « Schweinhund » et, avec la dernière brutalité, on exigea qu'il enlevât le drapeau national ; il dut ensuite traduire en allemand les affiches qu'il avait fait apposer en ville, pour ordonner la remise des armes et engager la population au calme.

Entretemps, des officiers se présentèrent chez moi, réclamant l'hospitalité ; ils étaient trois : un géné-



Le long du Dèmer.



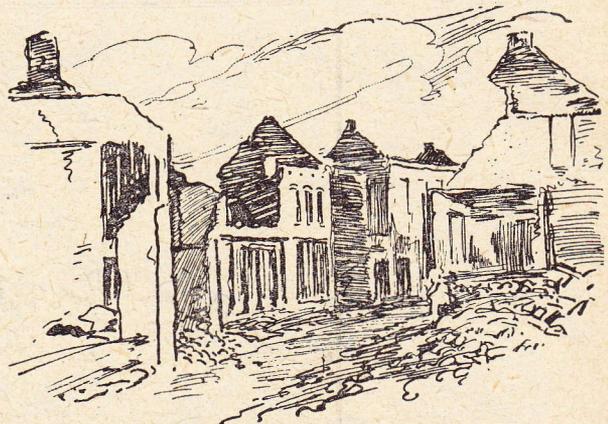
Le bourgmestre Tielemans.

ral (1) et ses deux aides de camp ; on les conduisit à leurs appartements ; leurs chambres donnaient sur la Grand' Place ; ils pouvaient de leurs fenêtres surveiller les troupes qui y étaient cantonnées. Peu après, ils sortirent ; la femme de chambre m'a appelée pour me montrer l'état dans lequel se trouvaient les chambres ; le plus vulgaire cambrioleur n'aurait pas bouleversé les meubles comme les Allemands l'avaient fait : pas un tiroir n'avait échappé à l'inspection, pas un papier n'était resté intact. J'eus plus tard l'explication de cette conduite. Le général me demanda le nom du colonel belge que j'avais reçu la veille, insistant pour savoir à quelle arme il appartenait, etc., etc. Je lui ai répondu : « Je ne sais pas son nom, pas plus que le vôtre ; je ne sais d'où il venait ni où il allait, pas plus que je ne sais où vous vous rendez. »

L'armée allemande passait toujours. On arrêtait les hommes. Vers 16 heures, mon mari rentra. « Jusqu'à présent cela va bien, me dit-il, mais je suis inquiet. » Il prit des cigares pour les donner aux sentinelles qui gardaient la maison. La disposition de la porte donnant sur le jardin nous permettait de voir le général au balcon. Je fis observer à mon mari que ce qu'il faisait pouvait déplaire aux autorités. En me retirant, je jetai un coup d'œil sur la Grand' Place et je vis très distinctement deux colonnes de fumée suivies d'une multitude de coups de feu. Ma cour fut immédiatement envahie par des chevaux, et des soldats qui tiraient en l'air comme des fous. Mon mari, mes enfants, les domestiques et moi, nous n'avons eu que le temps de nous précipiter dans une cave, poussés par des soldats qui se réfugiaient chez nous tout en tirant des coups de feu. Après quelques instants d'angoisses indicibles, un des aides de camp descendit de l'étage en criant : « Le général est mort ; il me faut le bourgmestre. » Le général avait été atteint par une balle allemande alors qu'il était au balcon. Mon mari me dit : « Ceci va être grave pour moi. » Je lui serrai la main et je lui dis : « Du courage ! » Le capitaine remit mon mari aux soldats, qui le bouculèrent et l'entraînèrent. Je me précipitai au-devant du capitaine en lui disant : « Monsieur, vous pouvez constater que mon mari n'a pas tiré, ni mon fils non plus, puisqu'ils sont ici et sans armes. »

— Cela ne fait rien, Madame, il est responsable.

Mon fils nous fit changer de cave ; une demi-heure après environ, il me dit : « Maman, j'entends qu'on

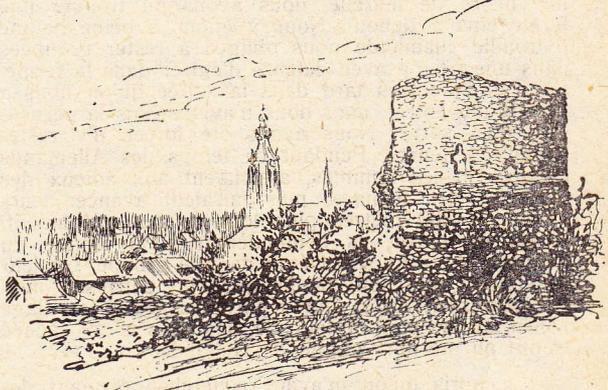


Aerschot. — Maisons en ruines.

vous cherche... Eh bien ! montons ; subissons courageusement notre sort. » C'était ce même capitaine... « Madame, il me faut votre fils. » Il m'a pris mon fils, âgé de quinze ans ! Et comme mon pauvre enfant marchait difficilement par suite de la blessure, il le poursuivit à coups de pied ; j'ai fermé les yeux pour ne plus rien voir, je me sentais mourir de douleur... C'était atroce... Je crois qu'il a fait conduire mon enfant auprès de son père à l'Hôtel de Ville.

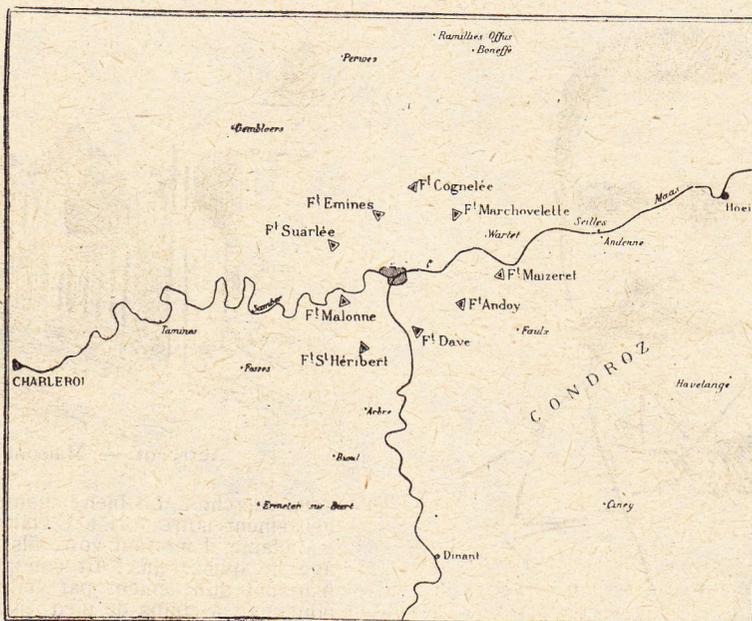
La rage de ce capitaine n'était pas encore assouvie ; il est revenu vers moi et a exigé que je l'accompagnasse des caves aux greniers, prétendant qu'on avait tiré sur les soldats. Il a pu constater que les chambres étaient vides et les fenêtres fermées. Pendant cette inspection, il me menaçait de son browning. Ma fille s'est mise entre lui et moi. Cette façon de faire ne lui fit pas encore comprendre sa lâcheté ! Arrivés dans le vestibule, je lui dis : « Qu'allons-nous devenir ? » Il m'a répondu froidement : « Vous serez fusillée ainsi que votre fille et vos domestiques. » Pendant ce temps les soldats faisaient ployer leurs baïonnettes et montraient aux domestiques apeurés qu'elles piquaient bien. Comme le capitaine nous quittait, un soldat s'approcha de moi et dit : « Allez à la Grand' Place ; on ne fera rien aux femmes. » Je me retournai pour prendre un paletot, un chapeau ; tout était déjà volé. Nous avons quitté notre home sans rien. Arrivées sur la place, nous y avons trouvé toutes les personnes habitant le voisinage ; toutes pleuraient. A côté de moi une jeune fille faiblissait de douleur : son père et ses deux frères avaient été fusillés, et on l'avait arrachée au lit de sa mère qui agonisait ; elle l'a retrouvée, neuf heures après, morte.

Nous étions depuis une heure sur la place, entourées d'un cordon de soldats. Toutes les maisons du côté droit de la place flambaient. Ce qu'on pouvait constater c'était l'ordre parfait et la méthode avec lesquels ces bandits manœuvraient ; il n'y avait pas cette âpreté au pillage d'hommes laissés à eux-mêmes. Je puis affirmer qu'ils agissaient par ordre et avec ordre. Pendant que les maisons brûlaient, on pouvait voir



Aerschot. — La tour d'Aurélien.

(1) Il s'agit, en réalité, du colonel Stenger, commandant la 8e brigade d'infanterie. (Note de la Commission belge d'Enquête).



Namur et son enceinte fortifiée.

des soldats entrer dans les autres maisons ; munis de lampes électriques, ils visitaient les maisons, ouvraient les fenêtres et jetaient les matelas et couvertures qu'on donnait aux pauvres gens. De temps en temps, les soldats nous interpellaient en disant : « On va vous fusiller, on va vous fusiller ! » Entretiens, les soldats sortaient de chez nous, les bras chargés de bouteilles de vin ; on ouvrait les fenêtres de nos appartements et tout ce qui s'y trouvait était enlevé. Je me détournai pour ne plus voir ce pillage. A la lueur sinistre des incendies, mes yeux rencontrèrent mon mari, mon fils et mon beau-frère accompagnés d'autres messieurs qu'on conduisait au supplice. Jamais je n'oublierai ce spectacle, ni le regard de mon mari cherchant une dernière fois sa maison et se demandant où était sa femme et sa fille ; et moi, pour ne pas lui enlever son courage, je ne pouvais lui crier : je suis ici !

Vers 2 heures, on nous dit : « Les femmes peuvent rentrer chez elles. » Comme ma maison était encore remplie de soldats, j'ai accepté l'hospitalité d'une voisine. Nous étions à peine chez elle que les Allemands sont venus dire que nous devions quitter la ville immédiatement : on allait la bombarder. Nous devions fuir du côté de Rillaer. Avec une cinquantaine de femmes et d'enfants, nous avons dû traverser une route jonchée de cadavres de pauvres soldats belges, de civils, de chevaux, au milieu de maisons brûlées ; sur la route, nous croisons des centaines d'autos remplis d'officiers allemands dont la bravoure se résumait à braquer leurs revolvers sur des femmes qui n'avaient plus en poche de quoi s'acheter du pain ! Enfin, après une heure de marche, nous avons pu trouver une ferme encore debout. Nous y étions à peine qu'une patrouille allemande nous obligea à rester groupées dans une prairie avec défense d'entrer dans la ferme. Ce n'est que très tard dans la soirée qu'on nous a permis d'y entrer, mais nous n'avions plus la permission d'en sortir. Nous avons été forcés d'y rester jusqu'à 8 heures. Pendant ce temps, les Allemands capturaient les hommes, assistaient aux adieux des maris et des femmes, puis faisaient avancer leurs victimes ; 300 mètres plus loin, ils les relâchaient. Avant de partir, ils demandèrent si la femme du bourgmestre d'Aerschot était dans le groupe. On leur a répondu que non, tandis que l'on détruisait mon laissez-passer. Après leur départ, j'ai gagné le village voisin, où, au péril de leur vie, des amis m'ont cachée et ont pu me faire gagner la Hollande.

J'ai appris qu'on m'avait recherchée pendant des semaines et qu'on avait même offert 10.000 francs à la personne qui pourrait dire où je me trouvais. Je

n'ai jamais su pourquoi les Allemands désiraient ma capture.

Quand mon mari et ses compagnons ont quitté l'Hôtel de Ville, il était 23 heures. On les a conduits hors de la ville. Un adversaire politique de mon mari, M. Claes Van Nuffel, a pris la parole et a supplié le chef d'exécution d'épargner la vie du bourgmestre, disant qu'il n'appartenait pas au même parti politique que mon mari, mais que celui-ci était nécessaire à Aerschot et qu'il offrait sa vie en échange de la sienne. L'officier allemand est resté insensible. Mon mari a remercié M. Claes disant qu'il mourait tranquille, qu'il avait passé sa vie à tâcher de faire le plus de bien possible, qu'il ne demandait pas la vie, mais qu'il demandait celle de son fils, un enfant de quinze ans, pour consoler sa mère. On ne lui répondit pas. Mon beau-frère a supplié qu'on épargnât la vie de son frère et de son neveu. On ne l'écouta pas. Vers 5 heures, le 20 août, on les a fait s'agenouiller et un instant après ce qu'il y avait de meilleur au monde avait vécu. »

Ces détails nous donnent une idée des tueries qui se déroulèrent dans la malheureuse ville d'Aerschot. Mais toutes ces souffrances n'apaisèrent pas les instincts sanguinaires des Allemands. Le 21 août on conduisit d'autres habitants d'Aerschot, femmes et enfants, à Louvain, où ils furent exposés aux mauvais traitements, aux coups de feu, aux outrages de leurs bourreaux.

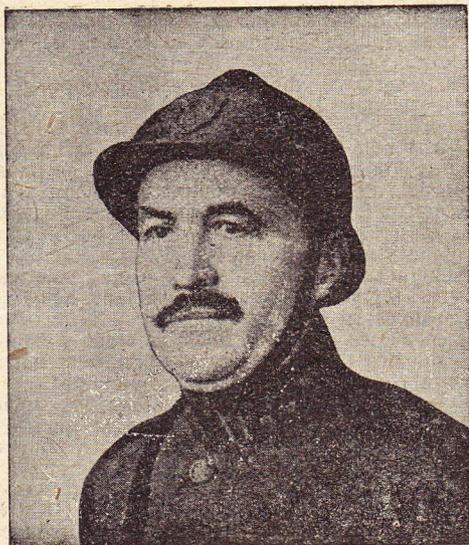
Mme Claire Boeye, épouse de l'imprimeur François Teurlinckx, à Aerschot, déclara à ce propos :

« Le vendredi, 28 août, j'ai été conduite à pied à Louvain, avec les autres habitants d'Aerschot (jeunes et vieux). Là, nous avons dû passer la nuit sur le fumier dans les écuries de la caserne d'artillerie. Des soldats allemands venaient se coucher entre les femmes. Non loin de moi, les demoiselles Raskin furent réveillées par un soldat qui vint s'étendre auprès d'elles. Mlle Raskin cria : « Papa, j'ai si peur ! » et l'Allemand prit la fuite. Plusieurs affaires de ce genre et même d'autres plus graves se chuchotaient à Aerschot. Le lendemain matin, nous fûmes relâchés. « Le Roi est prisonnier et Anvers est entre nos mains », disaient les Allemands.

A notre arrivée dans la rue de la Station à Louvain, on tira sur nous ; chacun se sauva dans les maisons détruites par le feu. »

Tous ces exilés furent ensuite renvoyés à Aerschot. On enferma les hommes dans l'église et le 6 septembre 300 d'entre eux furent déportés en Allemagne, dans des wagons à bestiaux. Parmi eux se trouvaient les religieux dont nous avons cité les témoignages plus haut.

Dans cette même église, les curés de Boisschot et



Le général Michel.

de Tremeloo, leurs vicaires, ainsi que le curé de Heyst-Goor étaient également retenus prisonniers.

Dans le rapport nous lisons à ce sujet : « Pendant notre détention dans l'église, un homme âgé mourut d'un crachement de sang. Il avait toussé toute la nuit, étendu sur les dalles. Un autre perdit la raison et tenta de se suicider ; avec un débris de verre il se fit une assez profonde entaille au cou. Une nuit nos gardes s'enivrèrent. Ils avaient découvert sous la sacristie la cave où se trouvait le vin de messe. Nous entendîmes un sous-officier recommander : « Celui qui ne rapporte pas ses deux bouteilles n'en reçoit pas de troisième. »

Le 6 septembre, vers 5 heures du soir, le commandant d'Aerschot entra dans l'église, suivi de quelques officiers. Il fit proclamer que, d'après les ordres qu'il venait de recevoir, nous devions être immédiatement transportés en Allemagne. On nous fit mettre par rangs de quatre et on nous conduisit à la gare. Nous étions environ trois cents prisonniers. Au moment de sortir de l'église, le supérieur s'approcha d'un officier et lui montra le Frère Rufin Vreugde, âgé de soixante-quinze ans, demandant par grâce de lui épargner ce voyage et de le laisser à l'hôpital chez les sœurs. On refusa et le pauvre vieux, dont les jambes étaient tout enflées par suite de la détention prolongée à l'église, dut s'acheminer péniblement vers la gare, appuyé sur le bras d'un confrère. A notre sortie de l'église commença pour nous un calvaire qui devait durer trente-six heures, c'est-à-dire pendant tout le trajet jusqu'au camp de Sennelager. Une centaine de soldats nous accompagnèrent jusqu'à la gare, nous lançant sans interruption les insultes les plus grossières et les plus ignobles contre la religion et les prêtres. C'étaient des soldats de Landwehr et de Landsturm.

Des dames de la Croix-Rouge se distinguaient par leur violence. Elles distribuaient de la nourriture et de la boisson aux soldats en leur disant : « C'est pour vous exclusivement, vous ne pouvez rien donner à ces Schweinhunde. »

Nous mimes douze heures pour arriver jusqu'à Liège. La nourriture pendant tout le voyage fut insuffisante. A chaque station où le train s'arrêtait on nous insultait, surtout à Tirlemont, Landen, Cologne. Une fois sur le territoire allemand, le train fit arrêt à presque toutes les gares. Visiblement la population était avertie de l'arrivée du train, car partout où le train s'arrêtait il y avait foule et on nous insultait violemment. Dans une gare, la foule secoua avec fureur la portière d'un compartiment (heureusement tout était fermé à clef) en criant aux soldats : « Livrez-les-nous, nous leur ferons leur affaire. »

Le 8 septembre, à 3 heures du matin, les malheureux arrivèrent à Sennelager.

Aerschot fut pillé et saccagé de fond en comble. Des jeunes filles y furent ignoblement outragées.

Dans les environs les Allemands se signalèrent également par une série de crimes.

Près du Démer, à Aerschot, on a érigé une croix à la mémoire du curé de Gelrode, le Très Rév. M. Derwent. Celui-ci avait transporté des blessés à Aerschot. On l'y arrêta et on le conduisit à la place située près de l'église, où on le dépouilla de tous ses vêtements. Le malheureux fut lié à une croix en face de l'église. On lui écrasa les phalanges digitales et les ortieils à coups de crosse. Puis on rassembla tous les habitants qui furent contraints de défiler devant le martyr et d'uriner sur lui, à tour de rôle. Après l'avoir fusillé, on le jeta dans le Démer, d'où on retira le corps quelques jours plus tard pour le déposer dans la baraque de Werchter.

Nous devons nous borner à donner une liste sommaire des victimes qui périrent dans les villages environnants :

A Gelrode (997 habitants) : 18 tués ; 99 déportés en Allemagne ; 23 maisons incendiées et 131 maisons pillées.

A Wesemael (1988 habitants) : 13 tués ; 324 déportés ; 46 maisons incendiées et 147 maisons pillées.

A Werchter (2676 habitants) : 15 tués ; 22 déportés ; 267 maisons incendiées et 162 maisons pillées.

A Betecom (2756 habitants) : 11 tués ; 1 déporté ; 4 maisons brûlées et 20 maisons pillées.

A Langdorp (2990 habitants) : 3 tués ; 1 déporté ; 4 maisons brûlées et 20 maisons pillées.

A Rillaer (3833 habitants) : 7 tués ; 34 maisons brûlées et 300 maisons pillées.

A Nieuwrode (1779 habitants) : 1 tué ; 27 déportés ; 1 maison brûlée et 200 maisons pillées.

Cinq ans après cette horrible tragédie, j'assistai à la commémoration de ces faits dont je fis la relation suivante :

« Je roule dans la direction de l'est, vers le soleil levant. La fraîcheur de la nuit règne encore au-dessus de la campagne. Le soleil pâlit et le vent qui se lève chasse de l'ouest des nuages gris qui tamisent la vive clarté du jour naissant.

— Le temps change, opinent les cultivateurs qui se rendent à leur travail.

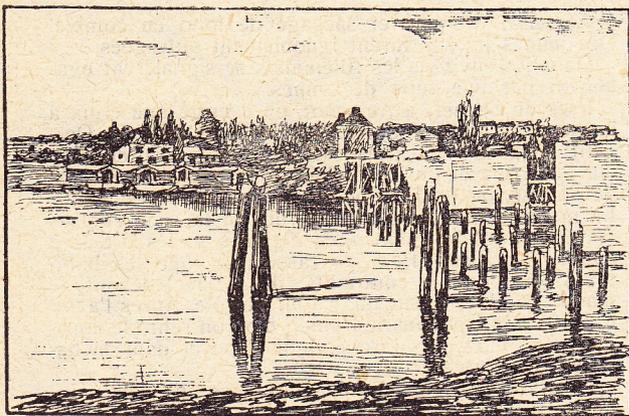
Et les petits pâtres qui mènent les vaches à la prairie, frissonnent sous leurs misérables haillons.

Aux alentours c'est la paix et la tranquillité. Il y a cinq ans, des autos sillonnaient ces artères qui rayonnent de la forteresse d'Anvers, dans toutes les directions, des troupes marchaient dans le soleil brûlant ou la poussière, des véhicules allaient et venaient, partout régnait l'effervescence de la guerre, et, avec elle, l'incertitude et l'angoisse des événements futurs. De l'est du pays parvenaient de vagues rumeurs, des nouvelles effarantes, et bientôt après une foule de réfugiés qui racontaient des histoires rappelant les plus sombres époques du moyen âge et qui ne parlaient que d'incendies et de pillages, de mutilations et d'assassinats. Bien des gens hochaient la tête à ces récits, refusant d'y ajouter foi et prétendant que de telles atrocités n'étaient plus possibles à notre époque... Et cependant des informations sûres vinrent prouver la réalité de toutes ces horreurs. Les exilés de Louvain, d'Aerschot, d'Heyst-op-den-Berg et de tous les villages environnants, après avoir traversé toute la Flandre orientale et occidentale, se dispersèrent en Hollande, en Angleterre en France.

En approchant d'Aerschot, je vois des hommes et des femmes en noir, les bras chargés de fleurs. Leur sombre cortège se dirige vers la petite ville du Démer dont la haute tour se dresse, là-bas, à l'horizon. Hélas ! le deuil du 19 août a été ressenti bien loin. Et combien d'exilés qui ne sont pas rentrés et dont les corps reposent en Hollande près des camps de réfugiés ou dans quelque cimetière écarté, en France ou en Angleterre...

Combien d'autres résident encore à l'étranger, sans aucune idée de revenir jamais aux lieux où leur demeure et leurs biens ont péri dans les flammes.

Le gros bourdon résonne. Toutes les habitations sont closes. Là où les volets font défaut, les rideaux sont baissés... Les drapeaux, dont beaucoup entourés de crêpe, sont mis en berne, mais



Andenne. — Ce qui reste du vieux pont.

ce qui est peut-être encore plus impressionnant, c'est le morceau d'étoffe noire qui pend aux fenêtres de nombreuses maisons ouvrières. A l'intérieur de ces maisons, combien de veuves pleurent !...

Telle par exemple, la rue des Martyrs. C'est bien aussi la rue des Veuves, car il n'y eut presque aucun homme qui échappa à la mort. Tous furent massacrés.

Nous nous rendons d'abord à la chaussée de Louvain. Il y a là, au pied d'une colline en pente douce, deux petits jardins. Des fleurs s'épanouissent à l'ombre de saules pleureurs. Une croix noire, toute unie, nous rappelle que le sang de nos martyrs a imprégné cette terre. A l'endroit où ces fleurs ont été plantées se trouvaient en août 1914, deux fosses énormes contenant l'une 75, l'autre 29 cadavres et qu'on avait creusées à la hâte après l'horrible massacre décrit plus haut...

— C'est là qu'on nous gardait prisonniers, raconte un témoin oculaire, en désignant les tiges serpentantes d'un champ de pois. Les condamnés devaient s'avancer trois à trois pour être immolés... Là, à l'endroit où se trouve cet arbre, le bourgmestre, son fils et son frère furent assassinés...

Et la foule qui est venue en pèlerinage songe et se tait... et frissonne encore.

C'est bien une atmosphère de mort qui plane sur Aerschot aujourd'hui. On marche lentement, on parle à voix basse et les regards sont graves. De tous ces indices on peut conclure que les horreurs de la guerre ont laissé ici une profonde empreinte.

Le cortège se forme en face de l'Arsenal, non loin de l'endroit où moururent tant de martyrs. Près de la rue des Martyrs, le ministre d'Etat Pouillet et le ministre Anseele, qui représentent le gouvernement, ont pris place sur une tribune garnie de velours rouge. Viennent ensuite : le cardinal Mercier, le lieutenant-général Hanoteau et le major Henin de Boussu-Walcourt, au nom du Roi, et le général Meiser, au nom du Ministre de la Guerre. On remarque également avec émotion le lieutenant-colonel Gilson, le défenseur d'Aerschot.

Le cortège défile. Il est ouvert par des gendarmes à cheval et des soldats du 20^e de ligne avec leurs drapeaux où brillent les noms glorieux : « Yser, Zarren, Handzame ». Leur musique joue une marche funèbre.

Et, lentement, voici qu'approche un char, représentant une tombe. Deux orphelins sont agenouillés devant le monument : c'est la commémoration des civils assassinés. Les familles des victimes suivent. C'est un bien long défilé. Il règne un silence saisissant, à peine troublé par le bruit des pas... On croirait marcher sur les tombes. Et le cortège passe sans arrêt... une foule de femmes avec des tout petits, des veuves et des orphelins, des soldats aussi, la manche rayée de multiples chevrons, des défenseurs du pays, dont on a tué le père, le frère ou la sœur pour se venger de la résistance des troupes. Voici les mères qui passent, femmes de douleurs, dont beaucoup ont la tête recouverte d'un voile noir... Et le drame d'Aerschot et des environs nous paraît encore plus

poignant, à la vue de ces centaines et de ces centaines d'habitants en deuil...

On dirait qu'ils conduisent leurs martyrs à la tombe. Ce sont les grandioses funérailles des civils d'Aerschot...

La deuxième partie du cortège est un hommage aux soldats morts pour la patrie.

Sur un char s'élève une colonne tronquée. Un soldat blessé gît à côté et reçoit les soins d'une infirmière de la Croix-Rouge. Une pucelle représente le pays.

Les parents de nos héros tombés au champ d'honneur escortent le char et nous sentons à nouveau le deuil qui étreint notre pays, malgré les fêtes bruyantes qui s'organisent de toutes parts.

Viennent ensuite les enfants des écoles, fillettes et garçons, au regard grave... il en est tant, hélas ! qui savent ce qu'est la guerre.

Non, les jeunes générations n'oublieront jamais les tortures que les barbares d'outre-Rhin firent subir à leurs parents, à leurs frères, à leurs sœurs !

Nous voyons aussi dans le cortège les anciens soldats d'Aerschot qui participèrent à la guerre. Ils passent en un long défilé. Puis, c'est au tour des sociétés qui portent les drapeaux garnis de crêpe. Le cortège dure plus d'une heure. Il se dirige vers la Grand' Place devenue une place historique. On y voit d'un côté la maison du bourgmestre avec le balcon, où Stenger tomba sous les balles de ses propres soldats. En face se dresse le squelette grimaçant de l'Hôtel de Ville détruit, devant lequel les malheureux prisonniers civils attendaient anxieusement leur sort au milieu des maisons en flammes, des soldats ivres de vin et de pillage.

Un autel garni de velours rouge est adossé à ces ruines lamentables. Devant l'autel s'élève un immense catafalque ; on y remarque une couronne portant les noms : « Albert-Elisabeth ».

Le doyen d'Aerschot, assisté du cardinal Mercier, célèbre la Messe. Des chants se répercutent sur la place et dans la ville. En un discours d'une belle envolée un religieux, le P. Theyskens, rappelle le martyre d'Aerschot.

Les cloches sonnent et la musique fait entendre de nouveau ses accords plaintifs.

Après l'office, le long cortège se rend au cimetière où 125 soldats et 170 civils assassinés reposent dans les tombes soigneusement entretenues. Le vent agite la cime des arbres. Le soleil darde ses rayons brûlants. Des milliers de personnes viennent, en un pieux pèlerinage, portant des gerbes et des couronnes. Parmi elles beaucoup éclatent en sanglots, tandis qu'elles se penchent sur la tombe des chers disparus. Les drapeaux s'inclinent.

Le cardinal Mercier, le ministre Anseele et l'évêque Cappuyns rendent hommage aux morts.

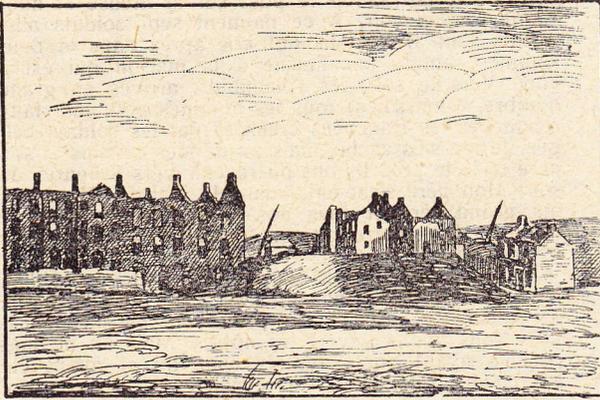
Des habitants d'Aerschot, qui furent enchaînés à l'endroit où tant de leurs concitoyens devaient être fusillés, nous conduisent devant une rangée de croix minuscules. C'est ici que reposent les Allemands morts à Aerschot, mais très peu de soldats tombés dans la bataille. Il est probable que la plupart ont été incinérés comme cela se pratiqua à Tirlemont et aux environs.

Une pierre tombale porte le nom de « Stenger ». Il avait osé protester contre l'incendie de la ville, ordonné par Karge et Jacoby. Et c'est pourquoi Stenger fut abattu par une salve qui éclata sur la Grand' Place. On le laissa mourir à la chambre de l'étage chez le bourgmestre sans lui donner aucun soin.

Karge avait dès lors un prétexte pour procéder à l'horrible tuerie, nous dit-on.

Le terrorisme et la soif de carnage ont été la cause et la raison des massacres d'Aerschot, qui occupe une place spéciale dans le martyrologe de la Belgique.

Les pauvres victimes y ont été dignement commémorées. »



Andenne. — Maisons détruites, au bord de la Meuse.

AUTOUR DE NAMUR

La forteresse de Namur. — Les combats aux environs de la ville. — Les Français près de Dinant. — Le drame d'Andenne.

Au mois de juillet 1914 Namur se préparait à recevoir le Roi et la Reine qui devaient y faire leur joyeuse entrée le 2 août.

Les nouvelles alarmantes contrarièrent l'enthousiasme des habitants, mais tout espoir d'une heureuse solution n'était pas perdue et on continua à décorer la ville.

Le 31 juillet on annonça que les souverains remettaient leur visite à une date ultérieure.

Le 1er août les trains bondés de soldats se succédèrent sans interruption dans la gare de Namur. La garde-civique fut rappelée sous les armes.

A ce moment déjà on était fixé sur le rôle que la ville aurait à remplir dans le plan général des opérations.

Sise au confluent de la Sambre et de la Meuse, elle était le clef de ces deux rivières et la porte d'accès à la vaste plaine française.

La forteresse de Namur se composait de neuf forts: Maizeret, Andoy, Dave au Sud-est, St-Héribert et Malonne au Sud-ouest, entre la Sambre et la Meuse, Suarlée et Emines, au Nord-ouest, Cognelée, au Nord, et Marchovelette, au Nord-est.

La construction de ces forts avait commencé en 1889, alors qu'on ignorait encore les lourds mortiers.

Trois lignes de défense avaient été établies et protégeaient la ville contre toute surprise.

Le général Michel qui commandait la forteresse, disposait à peine de 20.000 hommes. La 11e brigade (1er et 4me chasseurs à pied) dut partir pour Liège. Il conserva la 8e brigade (le 8me et le 22me de ligne) et la 13e brigade (le 13e et le 33me de ligne), soit au total 13.500 baïonnettes. Il disposait en outre de 500 sabres du 1er lanciers, de 48 canons de 75 mm. et de 18 mitrailleuses. A ces effectifs il faut ajouter les troupes de la forteresse, le génie et un corps de volontaires congolais.

La présence de Français contribuait à augmenter la confiance des troupes.

Dès le 5 août, en Condroz et le 7 août, en Hesbaye, des bandes de cavaliers allemands se heurtèrent à la cavalerie belge.

Le 13 août, à Boneffe, deux de nos escadrons et deux compagnies de cyclistes dispersèrent 300 cavaliers et 400 cyclistes allemands.

Le 13 et le 19 août des engagements eurent lieu à Eghezée et le 14 à Perwez; le 15 on se battit à Dinant. Des Allemands venant de Malmédy et de Saint-Vith passèrent par Vielsalm, La Roche et Marche se dirigeant vers la Meuse. Des uhlands exploièrent les routes. Le 7 août, le bourgmestre de Sorinne téléphona à Dinant que deux uhlands chevauchaient dans la direction de la citadelle.

Un détachement de chasseurs belges venait précisément de descendre à Dinant. Quelques-uns allèrent à la recherche des uhlands. Ils en capturèrent un, l'autre réussit à s'enfuir. Ce fut le premier contact avec les Allemands, à Dinant.

Vinrent alors les Français que les Dinantais accueillirent avec un enthousiasme délirant. Sans tarder, ces vaillants soldats occupèrent la hauteur d'Onhaye qui dominait les plaines de Dréhance, de Sorinne et d'Herbuchenne, et y mirent en position leurs fameuses pièces de 75.

Le 15 août, le 12e régiment d'artillerie prussienne tira le premier obus du haut du plateau d'Herbuchenne. Un projectile tomba près de la gare. Ce fut le prélude d'un bombardement intense. La population se réfugia dans les caves.

Le 33me régiment français qui jusque-là était resté sur la rive gauche, franchit le pont. Les Allemands se préparaient à descendre le long des routes de Dréhance et de Sorinne, mais l'artillerie française ouvrit un violent feu de barrage. Cependant des ennemis s'étaient déjà approchés de la citadelle où un furieux combat s'engagea.

Les Français attaquèrent avec une telle fougue qu'ils poussèrent même la poursuite trop loin et furent pris sous le feu de leurs propres canons. Quatre ou cinq d'entr'eux furent atteints par les obus. La compagnie se retira alors et se maintint à la citadelle.

Mais les Allemands revinrent en masse, appuyés cette fois par des mitrailleuses.

Le capitaine qui commandait les Français avait saisi un fusil pour donner l'exemple à ses hommes. Une balle le blessa mortellement au front. Les Allemands chargèrent.

Une partie des Français put se retirer, les autres continuèrent la lutte dans les casemates.

Les Allemands se rendirent maîtres des hauteurs et de la citadelle où ils plantèrent leur drapeau et firent des prisonniers. Peu après ils occupèrent les quartiers St-Pierre et St-Jacques. Leurs adversaires avaient repassé la Meuse, d'où ils continuaient à tirer sur les uhlands qui se hasardaient jusqu'au fleuve.

Mais la fortune changea de camp. Des renforts arrivèrent de Givet; des pièces plus lourdes balayèrent les hauteurs. Les Allemands tombaient par centaines. Les Français franchirent de nouveau le pont et l'ennemi battit en retraite.

La citadelle fut reprise par nos alliés et un soldat enleva le drapeau allemand. La bataille était terminée.

Les Français avaient perdu 260 hommes; 1200 cadavres allemands jonchaient les plateaux. On les déposa sur des charrettes réquisitionnées à Sorinne et on les enfouit dans des fosses communes en guise d'inhumation.

Les Français enterrèrent leurs morts dans trois grandes fosses au cimetière. La population exultait. Plus tard les Allemands devaient lui en faire un grief... La ville fut évacuée le mercredi, 19 août.

Ici se place la tragédie d'Andenne que nous narrons en premier lieu, avant celle de Dinant.

Andenne possédait avant la guerre une population de 7.800 âmes. Elle est située sur la rive droite de la Meuse, entre Namur et Huy; un pont la relie au village de Seilles, qui est bâti le long du fleuve sur la rive gauche.

Les troupes allemandes, qui voulaient passer sur la rive gauche, arrivèrent à Andenne le mercredi 19 août, dans la matinée. L'avant-garde de uhlands qui les précédait constata que le pont était inutilisable. Un régiment d'infanterie belge l'avait fait sauter le même jour, vers 8 heures. Les uhlands se retirèrent après avoir saisi la caisse communale et après avoir brutalisé le bourgmestre, le Dr Camus. Celui-ci avait, depuis plusieurs jours, pris les plus minutieuses précautions pour éviter toute participation de la population aux hostilités. Des affiches ordonnant le calme avaient été apposées. Toutes les armes avaient été réunies à l'Hôtel de Ville. Des démarches personnelles avaient été faites par les autorités auprès de certains habitants pour leur expliquer leurs devoirs.

Le gros des troupes arriva à Andenne dans l'après-midi. Les régiments se répandirent dans la ville et dans les environs, attendant l'achèvement d'un pont

de bateaux dont la construction ne fut terminée que le lendemain.

La première prise de contact entre les troupes et la population fut pacifique. Les troupes procédèrent à des réquisitions auxquelles il fut donné satisfaction. Les soldats payèrent d'abord leurs emplettes et les boissons qu'ils se firent servir dans les cafés. Mais vers le soir, la situation empira à ce point de vue. Soit que la discipline se fût relâchée, soit que l'alcool commençât à produire ses effets, les soldats s'abstinrent de payer les habitants. Ceux-ci, effrayés, n'osaient résister. Il ne se produisit aucun conflit. La nuit fut calme.

Le jeudi 20 août, le pont fut achevé et les troupes défilèrent très nombreuses dans la ville, se dirigeant vers la rive gauche de la Meuse. Les habitants les regardaient passer de l'intérieur des habitations. Soudain, vers 6 heures du soir, retentit dans la rue un coup de feu, immédiatement suivi d'une fusillade. Le mouvement des troupes s'arrêta, le désordre se mit dans leurs rangs ; les soldats affolés tiraient au hasard. Une mitrailleuse fut postée à un carrefour et commença à tirer dans les habitations. Une pièce de canon mise en batterie tira trois obus sur la ville dans trois directions différentes.

Au premier coup de feu, les habitants des rues traversées par les troupes, devant ce qui allait se passer, se réfugièrent dans les sous-sols, ou, franchissant les murs et les haies des jardins, allèrent chercher refuge dans les campagnes ou dans les caves éloignées. Un certain nombre d'hommes, qui ne voulaient ou ne purent fuir, furent bientôt tués.

Immédiatement aussi commencèrent le sac et le pillage des maisons des principales rues de la ville. Les vitres, les volets, les portes étaient brisés à coups de hache ; les meubles étaient forcés et détruits. Les soldats se précipitaient dans les caves, s'enivraient, cassaient les bouteilles de vin qu'ils ne pouvaient emporter, mettaient finalement le feu à un certain nombre de maisons. Pendant la nuit, à diverses reprises, la fusillade reprit. Toute la population tremblante se terra dans les caves.

Le lendemain, vendredi 21 août, dès 4 heures du matin, les soldats se répandirent dans la ville, chassèrent toute la population dans la rue, forçant les hommes, femmes et enfants à marcher les mains levées. Ceux qui n'obéissaient pas assez vite ou ne comprenaient pas les ordres qui leur étaient donnés en allemand étaient immédiatement abattus. Ceux qui tentaient de s'enfuir étaient fusillés. C'est à ce moment que le Dr Camus, contre lequel les Allemands paraissent avoir eu des sentiments de haine particulière, fut tué.

Un horloger flamand, établi depuis peu de temps dans la ville, sortit de sa demeure, sur l'ordre des soldats, en soutenant son beau-père, un vieillard de plus de quatre-vingts ans. Il ne pouvait naturellement tenir les deux mains levées. Un soldat se précipita sur lui et le frappa de sa hache dans le cou. Il s'éroula mourant devant sa porte. Sa femme voulut lui porter secours. Elle fut repoussée dans sa demeure et assista impuissante à l'agonie de son mari. Un soldat menaçait de la tuer à coups de revolver si elle franchissait le seuil.

Pendant ce temps, toute la population était poussée vers la place des Tilleuls. Les vieillards, les malades, les impotents eux-mêmes y étaient conduits sur des brouettes, d'autres encore étaient soutenus ou portés par leurs proches. Les hommes furent séparés des femmes et des enfants. Tous furent fouillés, mais aucune arme ne fut trouvée.

Au hasard, les soldats, sur l'ordre des officiers, séparèrent du groupe quarante à cinquante hommes. Ils furent emmenés et fusillés, les uns le long de la Meuse, les autres près de la gendarmerie.

Le prêtre Wafflard reprocha aux Allemands leurs méfaits, dégrafa sa soutane et dit : « S'il vous faut une victime, tuez moi ! »

M. Théophile Davin déclara devant la commission d'enquête comment les Allemands tuèrent 18 civils dans une prairie.

Nous faisons suivre cette déclaration :

« Le 20 août 1914, je me trouvais avec mon père et d'autres ouvriers dans la fonderie qui appartient à mon

père, industriel et échevin de la ville. Les soldats belges ont fait sauter le pont sur la Meuse et nous sommes allés voir. A ce moment sept soldats allemands sont arrivés. Ils ont crié après nous et nous sommes rentrés par l'usine à la maison qui est à côté. Vers le soir, les Allemands, arrivés en grand nombre, ramassaient tous les hommes pour leur faire reboucher les tranchées creusées par les soldats belges. Je me suis caché, mais un de mes cousins et son père ont été pris. Ils ont pu revenir vers 8 heures du soir. Mon père s'est enfui dans la maison. Ma tante, ma grand-mère et tous nos parents sont venus se réfugier dans notre maison, dans la cave, où nous avons passé la nuit.

A ce moment, je suis allé jusqu'à la mansarde d'où j'ai vu des lueurs d'incendie. Vers 5 heures du matin, les Allemands cassaient les portes des maisons voisines. Nous avons ouvert les nôtres. Mais un de mes cousins ayant voulu rentrer chez lui et ayant été aperçu des Allemands, est revenu et a refermé notre porte.

Comme les Allemands étaient au dehors, je suis remonté avec deux de mes cousins et un troisième garçon. Les Allemands ont écarté un autre de mes cousins et un petit garçon en disant : « Trop jeunes. » Puis ils nous ont fait mettre les bras en l'air et nous ont conduits en criant et en nous injuriant jusqu'à la prairie voisine. Nous étions quatre. Nous avons dû sauter les fils de fer de la clôture. Il y avait plusieurs cadavres dans la prairie et aussi des blessés, dont l'un, un nommé Louis Latine, qui criait : « Maman, maman ! » A peine sommes-nous dans la prairie que l'un de mes cousins tombe, puis l'autre et le troisième garçon, tous frappés de coups de fusil. Je me laisse aussi tomber et fais le mort. D'autres hommes sont amenés, dont mon père, qui sont tués de la même façon. Un homme a eu la tête fendue d'un coup de hache. On achève avec une hache aussi un blessé. Un autre homme qui est amené est tué de même. Un nommé de Barys, beau-frère d'Emile Losson, a eu le poignet coupé d'un coup de hache et a été achevé au milieu de la rue d'un coup de revolver.

Les Allemands étaient à environ 80 dans la rue devant la prairie. Quatre seulement tiraient. Deux officiers les commandaient ; deux soldats étaient armés de haches. Le numéro sur l'épaule de leur uniforme était le numéro 83.

Quand j'ai cru que c'était fini, j'ai relevé la tête, mais aussitôt une volée de coups de fusil m'est envoyée. Deux ou trois soldats sont entrés dans la prairie. Aucun n'est passé près de moi. J'attendis alors jusque vers 7.30 heures du matin. Je me relève, mais me recouche aussitôt, deux Allemands passaient à ce moment. J'ai pu me sauver ensuite et suis allé me cacher dans une bonbonne d'acide phénique de la fabrique de produits réfractaires Eugène Losson. Je suis resté là près d'une heure. Entendant la voix de ma mère qui se lamentait, je suis sorti de ma cachette. Ma mère implorait les Allemands qui riaient.

Le même jour, nous sommes partis pour Give ; mais, comme là aussi les Allemands ramassaient les hommes, nous sommes allés à plusieurs nous cacher dans une galerie de charbonnage.

Dans la prairie d'Andenne, il y a eu dix-sept tués et un blessé qui est mort deux heures après ; je suis le seul qui ait échappé. »

M. D... négociant à Andenne, déclara à son tour : « Chaque famille qui avait des morts dans sa maison devait les placer sur le trottoir où on les chargeait dans les tombereaux pour les conduire dans la fosse commune ou au cimetière.

Dans plusieurs maisons les soldats allemands jouaient et chantaient pendant et après ces massacres.

Après quarante-huit heures de captivité on a donné la liberté à une partie des hommes retenus comme otages (les plus vieux) et le lendemain on a relâché les autres sur parole.

Une centaine de maisons, les beaux meubles, antiquités, etc. avaient été chargés sur les wagons (ainsi que les armes de prix se trouvant à l'école communale) et transportés en Allemagne. »

Beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes ont été outrageusement maltraitées.

Dans une maison le mari ayant été tué, on a obligé